

Cependant l'affaire d'Isidore s'instruisait et allait être jugée. Les vacances étaient terminées, et elle passait une des premières. Isidore, qui n'avait été maintenu que vingt-quatre heures au secret, reprenait courage. Quelque chagrin qu'il eût ressenti de la mort d'Albertine, il n'avait point vécu assez longtemps avec elle pour ne pas se consoler. Sa douleur s'était d'ailleurs atténuée dans l'horreur de sa situation.

Habilement soigné par le médecin qui avait constaté son état et qui s'intéressait à lui, il s'était peu à peu soustrait à ses hallucinations du premier jour.

Un de ses anciens camarades, devenu avocat, à qui il avait confié sa défense, et M. Gestral venaient aussi le voir souvent.

Au milieu de ces trois hommes, Isidore recouvrait le sentiment de son innocence. Cependant l'événement auquel il était mêlé restait pour lui tellement inexplicable qu'il n'avait aucune preuve à donner. Cela le désespérait, et il ne cessait de répéter à ses amis : "Qui peut l'avoir tuée ?"

L'avocat, qui avait cherché des indices matériels et n'en avait point trouvé était assez embarrassé ; mais il comptait sur l'appui du médecin, dont les déclarations seraient en faveur d'Isidore, et peut-être un peu sur son éloquence, qui rencontrait un beau début dans cette affaire.

M. Gestral souriait et se gardait bien de rien dire. Il eût craint qu'aux débats une maladresse d'Isidore, en le mettant en cause, n'effarouchât l'inconnu. En voyant sourire M. Gestral, le médecin prenait confiance et disait au jeune homme : — Mon cher malade, nous verrons bien si l'innocence et la science seront battues du même coup.

Les débats s'ouvrirent enfin. L'auditoire était nombreux, ce qui fit plaisir à M. Gestral, car l'inconnu ne devait avoir aucune hésitation à se confondre dans une telle foule. Toute la jeunesse des écoles était venue assister l'accusé de ses sympathies et de sa présence.

Isidore, très ému à son entrée, s'enhardit en n'apercevant autour de lui que des regards amis. Outre les étudiants, il y avait une assez grande quantité de femmes et ces rentiers et retraités oisifs qu'on pourrait appeler les habitués de la cour d'assises.

Cette première journée fut consacrée à l'audition des témoins. Aucun, à vrai dire, ne savait rien du fait capital, mais tous déposaient des bons antécédents de l'accusé comme de l'harmonie qui semblait exister entre sa femme et lui.

On lut aussi le rapport de M. Gestral, qui avait obtenu l'autorisation de ne pas comparaître. Ce rapport, ou plutôt ce procès-verbal très net, écrit sous la vive et lucide impression du crime, fit passer un frisson dans la salle ; il ne concluait pas et n'avait pas à conclure, mais il inclinait à l'innocence d'Isidore. Pendant que l'attention se tournait sur les témoins, M. Gestral, placé au coin le plus sombre, examinait les assistants. Les

étudiants, venus là pour la première fois, formaient un large demi-cercle autour des habitués. Ces derniers, sans se connaître, s'étaient groupés d'instinct. Ils se ressemblaient d'ailleurs par le costume, l'attitude, la même curiosité banale empreinte sur les traits.

L'attention de M. Gestral, après qu'il eut exploré les diverses parties de la salle, se porta particulièrement sur eux. Ses yeux erraient d'une physionomie à l'autre, mais sans y rien découvrir qui l'éguidât. Il y en avait une pourtant qui l'attirait, plus intelligente, plus recueillie, en quelque sorte repliée sur elle-même.

Quelque indifférent que se fit le masque, une passion intérieure prudemment contenue semblait l'éclairer ; mais c'était bien peu de chose qu'un tel indice, et M. Gestral se trompait peut-être. L'homme qu'il observait avait une cinquantaine d'années, le crâne plus pelé que chauve, les yeux dérobés sous des lunettes, le nez long, les lèvres minces, le teint blafard, bien qu'enflammé par endroits. Un grand manteau qui lui cachait les mains le couvrait en entier. Ses mains le trahirent.

M. Gestral avait en effet passé, dans son impitoyable examen du visage à la disposition du corps. Il remarqua que les mains reposaient sur les genoux, que de temps en temps elles se crispaient en froissant le drap, et cela surtout quand un murmure de sympathie pour Isidore accueillait les dépositions des témoins. M. Gestral se crut enfin sur la trace qu'il cherchait, et tressaillit de joie. Il ne quitta plus l'inconnu des yeux.

Quand l'audience fut terminée, il vit cet homme sortir lentement, s'approcher des différents groupes, écoutant ce qui s'y disait, mais ne parlant pas. M. Gestral ne commit pas l'imprudence de le suivre lui-même. Il chargea de cette mission un de ses meilleurs agents, dont il attendit avec impatience le retour. Celui-ci revint au bout d'une heure.

L'homme qu'il avait surveillé habitait dans l'île-Saint-Louis le rez-de-chaussée d'une maison qui lui appartenait et qui avait un jardin ouvrant par une petite porte sur une rue voisine presque déserte. Il s'appelait Darrone, c'était un ancien avoué.

Le lendemain, M. Gestral, avec toutes les allures d'un marchand retiré, se plaça au palais à côté de ce M. Darrone. L'audition des témoins continua ; mais M. Darrone ne donna plus aucun signe d'agitation. Peut-être avait-il réfléchi que la moindre manifestation était un péril pour lui, ou s'était-il blasé sur cette partie des débats dont l'importance n'était en somme que fort secondaire.

Le tour du médecin qui avait soigné Isidore arriva, et le plus profond silence s'établit. Le médecin, avec une grande simplicité, mais avec toute l'autorité de l'homme de science, raconta dans quel état il avait trouvé l'accusé, l'épreuve qu'il avait tentée sur lui, le résultat de cette épreuve, et déclara que pour lui Isidore n'était pas le coupable. Il s'ensuivit une émotion générale, et l'audience fut quelques instants suspendue de fait.